

Jacques Georges Deyverdun (1734-1789)

Damiano Bardelli

Lorsqu'il confie ses sentiments à son journal intime, le jeune Edward Gibbon n'affiche pas le moindre doute sur la qualité de sa relation au Lausannois Georges Deyverdun, « the only friend I ever had who deserved that name »¹. Leur profonde amitié puise sans doute ses racines à l'époque de leur adolescence, lors du premier séjour lausannois de Gibbon. Leurs chemins s'étaient vraisemblablement croisés par l'entremise de Daniel Pavillard, qui était un ami de l'oncle de Deyverdun, Charles Guillaume Loys de Bochat, professeur de droit naturel à l'Académie de Lausanne. Jusqu'à la mort de Deyverdun, les deux amis sont restés étroitement liés et leur relation a débouché sur divers projets littéraires communs.

Né à Lausanne le 8 mai 1734, Jacques Georges Deyverdun est le fils aîné de Samuel, assesseur au Conseil des LX, et de Madeleine, née Teissonnière. Ancienne famille noble, bourgeoise de la ville, les Deyverdun connaissent alors une situation économique difficile. C'est ainsi que la maison familiale, sise à la place Saint-François et propriété de la famille depuis au moins deux siècles, passe aux mains des Crousaz en 1767. Les sources décrivant la jeunesse et la formation de Georges Deyverdun font défaut : seuls les extraits de son journal et de celui de son père cités dans la littérature de la fin du XIX^e siècle – les originaux sont aujourd'hui malheureusement perdus – permettent d'attester ses études en droit à l'Université de Bâle². Outre cette formation juridique, Deyverdun a dû recevoir aussi une éducation littéraire de premier ordre, comme en témoigne Gibbon dans son autobiographie³.

Nous disposons en revanche d'une image plus précise de sa vie adulte grâce à sa correspondance conservée aux Archives de la Ville de Lausanne⁴ et à l'abondante documentation laissée par Gibbon. À l'exception de deux parenthèses dans la fonction publique – d'abord à Lausanne comme justicier (1759-1761), puis à Londres comme commis de bureau auprès du Secrétaire d'État du Département du Nord (1765-1769) sous la direction de David Hume –, Deyverdun s'est principalement tourné vers le préceptorat à l'étranger pour faire face aux difficultés financières, suivant l'exemple de nombreux compatriotes de sa condition. Il est d'abord engagé en

tant que gouverneur du petit-fils du margrave de Brandebourg-Schwedt (1761-1765), puis accompagne successivement quatre jeunes Anglais dans leur Grand Tour, à savoir Sir Richard Worsley (1769-1772), Philip Stanhope, cinquième comte de Chesterfield (1772-1774), George Brodrick, quatrième vicomte Midleton (1774) et le riche héritier Alexander Hume, neveu de l'ancien directeur de la Compagnie des Indes orientales homonyme (1775-1779). Il a ainsi l'opportunité de résider dans des villes universitaires, comme Leipzig et Göttingen, et de visiter des métropoles – Londres, Berlin, Naples et Rome –, ce qui a contribué à nourrir son cosmopolitisme. La nature itinérante de ces engagements lui permet également de rendre visite à Gibbon en Angleterre à plusieurs reprises (1765-1769, 1772, 1773 et 1774-1775) et de revenir de temps en temps dans sa ville natale (1772, 1774, 1778). Grâce à la rente à vie payée par Alexander Hume et à la propriété de la Grotte héritée de sa tante Suzanne de Bochat, Deyverdun peut définitivement s'établir à Lausanne en 1779 et accueille dès 1783 Gibbon dans sa maison.

Resté célibataire, Deyverdun est davantage passionné par les belles-lettres que par la pédagogie. Parmi ses entreprises littéraires, la plus remarquable est sans doute sa traduction française du *Werther* (1776)⁵, qui est l'une des toutes premières à avoir contribué à populariser le chef-d'œuvre de Goethe en dehors des frontières linguistiques de l'Europe germanophone. Gibbon, qui avait apprécié ses qualités de traducteur lors de ses recherches sur l'histoire suisse et lors de leur collaboration aux *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (1768-1769)⁶, tente en vain de l'engager pour traduire le premier volume de *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Promoteur de la Société littéraire de Lausanne, il participe à sa fondation en 1772 et relance ses activités huit années plus tard. Fin critique, il contribue régulièrement aux *Étrennes helvétiques* du jeune poète et pasteur Philippe-Sirice Bridel et aide Isabelle de Montolieu à rédiger son roman sentimental *Caroline de Lichtfield* (1786) qui rencontrera un grand succès en Europe. Plusieurs de ses écrits élaborés dans le cadre de la sociabilité mondaine lausannoise sont restés à l'état manuscrit⁷. Personnalité appréciée à



Lausanne, il s'affirme comme une figure de premier plan des élites locales. À son décès, le *Journal de Lausanne* lui consacre quelques lignes le 25 juillet 1789: « Nous remplissons un triste devoir, en annonçant que la Société vient de perdre M. d'Eyverdun, qui est mort, le 4 de ce mois, aux bains d'Aix en Savoye, après une longue maladie, âgé d'environ 55 ans »⁸. Avec lui s'éteint la famille Deyverdun.

Fig. 1. Anonyme, *Portrait de Georges Deyverdun*, huile sur bois, 24 x 18 cm, [s.d.]. Collection privée.

1 Gibbon, *Journal to January 28th, 1763*, p. 82, 9 juin 1762.

2 Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 292-293.

3 *The Autobiographies of Edward Gibbon*, p. 138-140, brouillon « C ».

4 AVL, P 224, 18/261, envel. 6-8, correspondance de Deyverdun, 1739-1789 + s.d.

5 Voir Manfred Gsteiger, « Jacques-Georges Deyverdun traducteur de *Werther* », *Annales Benjamin Constant*, n° 18-19, 1996, p. 91-95.

6 Sur son activité journalistique, voir la notice d'Alain Juillard, « Jacques Deyverdun (1734-1789) », in Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*,

<<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/239-jacques-deyverdun>>, consultée le 10.10.2016.

7 Voir le fonds Grenier (P 224) aux Archives de la Ville de Lausanne.

8 « Nécrologie », *Journal de Lausanne*, 25 juillet 1789, p. 126.